

avortement. Cette femme avait pour ses enfants un amour maternel si tendre, si passionné qu'elle aurait donné sa vie pour ravir à la mort son fils aîné disparu depuis quelque temps. A la mort de ce fils elle était enceinte de six semaines. Son chagrin fut si cruel, sa douleur si grande qu'ils tuèrent le fœtus qu'elle portait en son sein. Cependant elle n'avorta pas de suite et même elle croyait continuer sa grossesse quand six semaines plus tard elle avait des douleurs utérines et expulsait un œuf entier du volume d'un œuf de six semaines environ. A l'ouverture de cet œuf je ne trouvai aucun germe.

Étais-je en droit de porter le diagnostic de môle ? pas du tout. C'était simple, le fœtus s'était dissous.

Il y a quelque temps, je rencontre un médecin qui était encore tout émerveillé d'un beau cas qu'il venait d'observer. Deux ou trois jours après un accouchement naturel, son accouchée expulse de son utérus un gros morceau charnu. C'était, disait-il, un curieux cas de môle après un accouchement normal. Il était dans l'erreur. Si, au moment de la délivrance, ce médecin avait examiné soigneusement le placenta, il se serait aperçu qu'il y manquait quelques cotylédons. Son étonnement aurait été moins grand à la vue de ce morceau charnu qui, comprimé de toutes parts par l'utérus rétracté et contracté, a pris une forme arrondie, assez semblable à une masse de chair.

Combien de fois dans les avortements se faisant en deux temps, le premier temps, c'est-à-dire la rupture de l'œuf et l'expulsion de l'embryon, passant inaperçu pour le médecin et même pour la patiente, ne dit-on pas que l'on a affaire à une môle quand on voit, sans l'examiner attentivement, le placenta plus ou moins organisé ou désorganisé. L'erreur de la femme devient souvent une vérité pour le médecin qui confirme sérieusement le dire de sa patiente. Voilà pourquoi tant de femmes se vantent d'avoir accouché d'une môle.

Je ne vous cacherai pas qu'il m'est arrivé parfois de laisser mes patientes sous l'impression qu'elles avaient eu une môle et même je me rappelle un cas d'avortement où j'ai assuré la chose à la malade et à son mari ; mais n'allez pas croire qu'en mon intérieur je pensais ce que je disais. Le médecin n'a pas que les plaies et les infirmités du corps à guérir : la chair qui se meurt, qui sent et souffre n'est pas son seul objectif. N'y a-t-il pas l'âme, le moral qui souvent souffrent plus et se tourmentent plus ? A eux, il faut penser ; à eux, il faut offrir ses consolations et ses remèdes. C'était dans une famille